

Théâtre
Gérard Philippe
Saint-Denis

Dossier pédagogique



du 4 février au 1^{er} mars 2008

Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis
Centre dramatique national

Vive la France

Mohamed Rouabhi mise en scène, jeu, texte, images, scénographie
Jeanne Louvard assistanat à la mise en scène, dramaturgie, régie vidéo

Kouthaine Baccouche jeu / rap
Mylène Wagram jeu
Peggy Yanga chant
Rebecca Rinto chant, jeu
Hervé Sika chorégraphie, danse
Géraldine Bourgue jeu, chant, violon
Bijou jeu
Karim Ammour jeu, rap, slam
Marisa Commandeur jeu
Ucoc Lao jeu, slam
Ricky Tribort jeu
Mouloud Choutri contrebasse
Cyril Favre jeu
Béatrice Blondeau langue des signes
Farid Hamzi jeu

avec les voix de
Issa Bidard
Thierry Desroses

Et la chorale **Moun Bwa** avec **AC, Delphine Courelis** en alternance avec **Erika Lernot, Mickaël Geran, Peggy Yanga**, sous la direction de **Rebecca Rinto**.

Nathalie Lerat création lumière
Thierry Rallet création son
Julien Barbazin direction technique
Guillaume Junot régie plateau

Coproduction : Compagnie Les Acharnés, Canal 93, Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, la Ferme du Buisson, avec le soutien du Conseil général de la Seine-Saint-Denis, du Conseil régional d'Île-de-France, de la DRAC Île-de-France

Ce spectacle a été créé le 1er décembre 2006 à Canal 93 à Bobigny

Sommaire

Retour à la case départ	4
Histoire(s) de France	6
Une histoire à écrire	7
Immigration et colonisation	8
Un artiste engagé	9
L'auteur et metteur en scène	11
Autour du spectacle	12
Informations pratiques	13

Retour à la case départ

Par Mohamed Rouabhi

On dit souvent qu'on aperçoit quelque chose de quelqu'un à travers son œuvre ou une partie de cette œuvre. C'est sans doute vrai. On voit se dessiner les contours obsessionnels de l'auteur, l'apparente variété de ses thèmes qui ne sont en réalité qu'une seule et même trace sur le papier. Peu importe. On reconnaît certains mots, parfois des expressions entières qui reviennent au fil des ouvrages. On a le sentiment au bout d'un moment qu'on partage à distance avec lui une certaine intimité. On finit toujours par se faire une idée de celui qui est derrière l'œuvre et donc de l'image qu'il construit malgré lui dans l'imaginaire du lecteur.

Une image sur laquelle il n'a aucune emprise.

Une image qui finit inmanquablement par emprisonner son sujet.

J'ai commencé à écrire du théâtre avec quatre pièces : *De plein fouet*, mis en scène par Gilberte Tsai, *Les Acharnés*, *Les Fragments de Kaposi* et *Les Nouveaux Bâtisseurs*, mis en scène par Claire Lasne.

Il y a une certaine logique dans ces textes, une unité stylistique, même si elle commence à peine à se mettre en place. On pourrait faire une étude et remarquer telle ou telle analogie. On pourrait comparer, analyser, extraire des situations ou des idées récurrentes. On pourrait enfin facilement dresser un « portrait » et une filiation littéraire, une appartenance à un mouvement, une famille. On pourrait aisément se faire une image rassurante, une image à laquelle on pourrait faire appel à chaque fois que l'on parlerait du « travail de Mohamed Rouabhi ».



Lorsque je regarde derrière moi sans nostalgie et que je me penche sur cette période, il n'y a cependant pour moi qu'un seul point commun entre tous ces textes, un seul visage derrière toutes ces histoires, un seul cadre à tous ces moments de solitude : l'appartement 422, au 27 de la rue Henri Longatte, à Drancy. Autrement dit, un des plus vieux foyers de travailleurs immigrés de l'Île de France, le Foyer Sonacotra de Drancy.

J'y ai vécu un peu plus de quatre années. Je n'étais pas en résidence

d'auteur.

Je n'étais pas en immersion pour apprendre le tamazight, le serbo-croate ou le bambara.

J'étais un des deux seuls français parmi 17 nationalités différentes.

J'étais également le plus jeune locataire et sans doute un des rares à savoir lire et écrire une quelconque langue.

Je dus m'y résoudre et enterrer la moindre de mes vanités. Je n'étais pas comme on me voyait à travers mes pièces de théâtre éditées chez Actes Sud-Papiers, mais comme on a toujours vu ceux qui se sont couchés avant moi dans le lit de l'appartement 422 : un travailleur célibataire arabe.

Je n'étais pas ce que je croyais être à l'intérieur, mais ce qu'avec certitude je laissais paraître de l'extérieur.

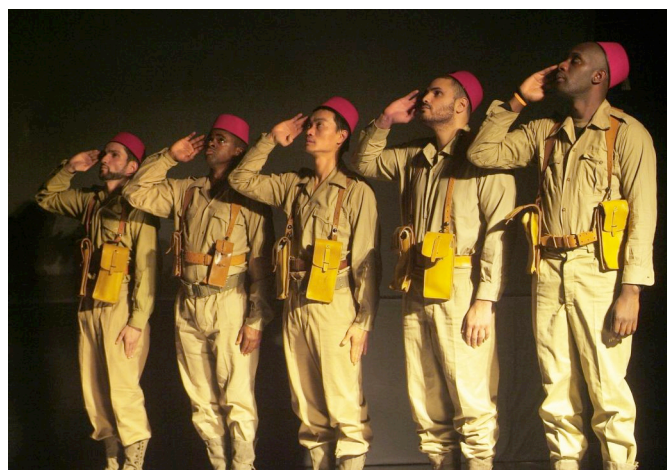
J'ai toujours pensé alors que je finirais par raconter cette histoire. À ma façon.

L'histoire de ceux qui ont fait l'Histoire de France en filigrane. L'histoire de ceux qui se sont couchés un jour dans un lit loin de leur pays, loin de leur langue et de leur lumière.

L'histoire de ceux dont les noms et les visages se sont fondus dans l'asphalte du périphérique parisien, dans les galeries du métro au début du siècle, entre les grappes de raisin du sud de la France en septembre, dans les plaines de la Marne en 1917, sous les tonnes de béton du Stade de France ou du Musée des Arts Premiers, sur les bords du Lac Daumesnil pendant l'exposition internationale Coloniale de 1931 à Paris.

Dans un transformateur électrique à Clichy.

La France de 100 millions d'habitants. La plus grande France. La France de Poniatowski et de Sarkozy.
La France schizophrène, qui t'aime en 98 et t'expulse en 2006.
La France qui se bat.
La France qui se débat.
Retour à la case départ.



Histoire(s) de France

Par Mohamed Rouabhi

Je ne me suis jamais intéressé à l'histoire de France enseignée à l'école, le peu de temps que je l'ai fréquentée. Il a fallu qu'elle s'intéresse à moi et pénètre dans mon quotidien pour que je comprenne enfin qu'elle n'était pas une matière figée dans le temps, mais une respiration continue qui forge les destins en aspirant et en rejetant les hommes au gré du vent. J'ai compris aussi que cette histoire officielle avait grugé bon nombre de ses auteurs et n'avait jamais reversé ce qu'elle devait aux ayant droits. Mais leurs descendants réclament maintenant que le nom de leurs aïeux figure sur la couverture du grand livre de la République.

Et ce n'est pas un besoin de reconnaissance, une quête identitaire ou l'exigence réparatrice d'une « repentance permanente » comme l'a odieusement affirmé Monsieur Nicolas Sarkozy.

Il s'agit d'assumer et de faire partager à tous les Français cet héritage commun, qui va de la colonisation à l'immigration et qui a permis à notre pays de devenir ce qu'il est aujourd'hui, avec tous ses défauts et toutes ses qualités. Un héritage commun qui doit servir à comprendre et construire, et non pas à ignorer et punir.

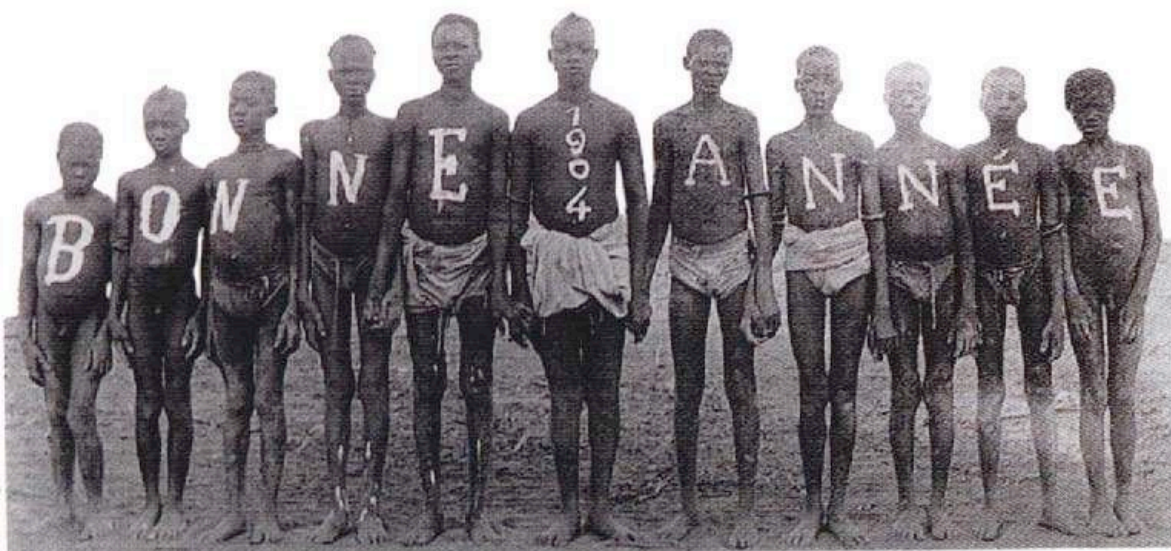
Un héritage du paradoxe. Le grand peuple français ouvrier qui ne veut pas différencier la sueur du Kabyle et celle du Lorrain et qui lutte au coude à coude pour l'émancipation de tous ses travailleurs.

Le grand peuple français qui dans une crise aiguë de paranoïa s'invente un ennemi de l'intérieur et lève un moment le voile sur son côté obscur, le temps d'une élection.

Notre haine à nous, enfants et petits-enfants d'ouvriers ou de soldats indigènes, fut le fruit du mépris viscéral que ce pays a témoigné à l'encontre d'une partie de sa population au sortir des années 70 jusqu'au début des années 90. Nous étions indésirables car notre mère Patrie a fait des enfants partout dans le monde, des enfants qu'elle s'est refusée à reconnaître le jour où ils ont eu l'âge de parler et d'essayer de comprendre pourquoi on voulait les cacher alors que tout le monde savait qu'ils existaient !

Cette reconnaissance, nous l'avons désirée en vain. Le temps a passé et à présent il n'est plus question de cela.

Il s'agit de faire appliquer les lois et d'en exiger d'autres. Il s'agit de mettre côte à côte tous les Français et de constater, malgré les APPARENCES, que la seule chose qu'ils ont en commun aujourd'hui, c'est d'être français et qu'être français, ce n'est plus appartenir à une quelconque idée de la France, mais à une réalité : l'héritage de 150 années de colonialisme et d'émigration.



Une histoire à écrire

Comment écrire une seule Histoire de France, alors que l'histoire des français varie en fonction de leurs origines ?

Cette question était au cœur des interrogations suscitées par la création de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration à Paris, qui a ouvert ses portes dans l'ancien Palais de la Porte Dorée.

Voici des extraits d'un article publié par l'Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine (ACHAC) en janvier 2003, qui met en lumière les éléments au centre du débat entre historiens :

« De toute évidence, la place des "autres" dans l'histoire nationale pose toujours - et encore - problème. Dans nos manuels scolaires, combien de "héros" français ressemblent à nos gamins de banlieues ? Combien de Raoul Diagne, d'El Ouafi, de Koppa ou de Mimoun, pour rappeler que des générations de sportifs ont précédé la génération Zidane ? Combien de bâtisseurs du métro parisien kabyles, combien de soldats kanaks derrière l'incontournable image *Banania* de la Grande Guerre, combien de Marocains libérant Marseille, combien de grands résistants comme Adi Ba, combien de noms de mineurs polonais pour illustrer l'indépendance énergétique de la France, combien de ministres comme Blaise Diagne, combien de dockers italiens pour raconter le destin du port colonial de Marseille..., combien de ces histoires pour raconter l'histoire de France dans le siècle ? Aucun.

(...)

De toute évidence, il faut refuser (et donc s'opposer) à une trame historique à la marge de l'histoire de France pour ces histoires de l'immigration. Elles forment un tout. Le compromis avec "l'état de l'opinion" est aujourd'hui recherché, nous pensons, au contraire, qu'il est nécessaire de provoquer un véritable choc, refuser cette posture et paxtonniser {Robert Paxton a publié en 1973 *La France de Vichy*} l'histoire de l'immigration comme celle de la colonisation. Une histoire de l'immigration ? Oui, mais dans la perspective d'une histoire totale. Cette rupture, comme pour la prise en compte pleine et entière de Vichy dans l'histoire contemporaine, suppose que l'on mette tout à plat, y compris les questions dérangeantes.

(...)

Manifestement, la conception commune de l'histoire éprouve des difficultés avec l'histoire de l'immigration, comme avec celles de l'esclavage ou l'histoire coloniale. Toutes trois sont marginalisées dans l'histoire enseignée, ne disposent d'aucun lieu référence, ne sont guère l'objet de recrutements de chercheurs dans les universités ou au CNRS. Pourquoi ? Sans doute parce qu'elles font tache dans la longue "construction républicaine de la nation" et nous obligent en permanence à nous interroger sur l'universalité de nos valeurs face aux logiques discriminantes qui les ont structurées.

(...)

C'est de la responsabilité de la République - et aujourd'hui du gouvernement - d'en prendre toute la mesure. Car, la volonté de vivre ensemble au sein de la République ne se résume pas seulement à la capacité de l'État à détruire les tours de nos cités, à légiférer sur le voile ou à "maîtriser l'immigration". Il s'agit aussi de construire une mémoire commune, ni la Notre, ni la Leur, Une mémoire unique. Celle de la République. Celle de la Nation française ».

Achac, le mercredi 26 novembre 2003

Immigration et colonisation

Trois étapes structurent l'histoire de l'immigration des personnes originaires d'outre-mer en métropole à travers le XX^e siècle.

Première vague (1905-1919)

Au début du XX^e siècle, les premiers travailleurs coloniaux sont recrutés par des entreprises métropolitaines : on retrouve des travailleurs kabyles dans le Nord, à Lyon ou à Marseille dans les raffineries et les savonneries et, à Paris, certains travaillent à la construction du métropolitain. Avec la Première Guerre mondiale, le flux migratoire en provenance de l'empire colonial va considérablement s'intensifier. Soldats d'Indochine, d'Afrique noire, des Antilles ou du Maghreb, travailleurs sous contrat en provenance d'Indochine, de Chine (avec un statut quasi « colonial ») et d'Afrique du Nord... ils seront près de huit cent mille à venir en France en cinq ans.

L'entre-deux-guerres (1920-1940)

Au lendemain de la guerre, des travailleurs — le plus souvent recrutés par les autorités françaises en liaison avec le grand patronat — viennent en métropole. Si les contrats de travail sont courts (deux à trois ans), certaines personnes se fixent dans des grandes villes, fondent un foyer et s'inscrivent dans la société française. Jusqu'au milieu des années 1920, les réactions de l'opinion face à ces nouveaux immigrés semblent modérées. Mais une vague de xénophobie émerge, caractérisée à la fois par des réactions sociales d'hostilité et l'émergence de théories sur les migrations fantasmant sur les dangers véhiculés par les « indésirables ». Avec la crise économique, la volonté de limiter la présence de « coloniaux » en France — ils sont près de cent cinquante mille en région parisienne à la fin des années 1920 — et la montée du discours raciste, les premières lois restrictives sur l'immigration se mettent en place. Plusieurs décrets et lois établissent, pour la première fois de manière active, le contrôle et le contingentement de l'immigration en France, et donnent la priorité aux travailleurs français.

Les Trente Glorieuses (1945-1975)

Trois phénomènes majeurs marquent ces trois décennies : la venue massive de centaines de milliers de travailleurs en provenance du Maghreb dès l'immédiat après-guerre (puis des DOM-TOM à partir des années 1960 et, enfin, d'Afrique noire deux décennies plus tard) ; le retour des « rapatriés » d'Indochine et d'Afrique du Nord entre le milieu des années 1950 et le début des années 1960 ; la venue d'une nouvelle génération de travailleurs après les indépendances, et ce, pour la première fois, avec leurs familles. Ce processus, qui se superpose aux indépendances, va modifier en profondeur la composition des flux migratoires en métropole, les immigrations en provenance des outre-mers devenant majoritaires au cours des années 1970. Au lendemain des mesures sur le regroupement familial (1974), une triple configuration se dessine : l'installation permanente de familles de migrants, l'émergence d'une génération d'enfants français nés de ce flux — dite de seconde génération —, et l'arrivée de nouveaux travailleurs immigrés, alors qu'émerge dans le discours officiel la notion d'intégration. Au début du XXI^e siècle, on estime — en l'absence de statistiques précises — qu'un habitant sur six en France (métropole et outre-mers associés) a au moins un grand-parent né dans l'ancien empire colonial ou dans les outre-mers actuels.

(Source : Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine)

Un artiste engagé

Conclusion du dernier volet des *Histoire(s) du cinéma*, intitulé *Les signes parmi nous*, que l'on entend dans *Vive la France* :

VOIX DE JEAN-LUC GODARD

« Le privilège est pour moi de filmer et de vivre en France en tant qu'artiste. Rien de tel qu'un pays qui descend chaque jour un peu plus dans la voix de son inexorable déclin. Rien de mieux qu'une contrée toujours plus provinciale, dirigée par les équipes tournantes des mêmes incapables, malhonnêtes et tous corrompus de leur soutien à un régime de total et de complète corruption. Quoi de préférable à ce logement sur une terre où la justice s'apparente au pire bazar. Quel artiste ne rêverait pas d'une telle nation. La quatrième puissance économique mondiale nous dit-on. Alors que le démenti dort devant notre porte en attendant une pièce, pour faire taire un peu les douleurs de qui a faim. Oui, c'est de notre temps que je suis l'ennemi fuyant. Oui, le totalitarisme du présent tel qu'il s'applique mécaniquement, chaque jour plus oppressant au niveau planétaire. Cette tyrannie sans visage qui les efface toutes au profit de l'organisation systématique du temps unifié de l'instant, cette tyrannie globale et abstraite, de mon point de vue fuyant, je tente de m'y opposer ».



Un théâtre politique ?

Difficile de définir ce qu'est aujourd'hui un théâtre politique (de nombreux livres et colloques tentent de le faire) tant cette appellation est historiquement connotée.

« En 1898, Jean Jaurès pensait qu'« une seule représentation des *Tisserands* de Hauptmann amènerait au socialisme plus d'adeptes que tous les discours ». Le théâtre en cette fin de XIX^e siècle était un enjeu politique important et le répertoire se nourrissait de tous les débats de société : injustice de la condition ouvrière, question religieuse, rôle des femmes, droit à l'avortement, médecine, colonialisme, scandales financiers. Le théâtre était l'un des moyens de lutte, de contestation, utilisé par des auteurs de droite comme de gauche. Maurice Barrès dans *Une Journée parlementaire* fustigeait les politiciens de la troisième République. Les pièces étaient acclamées, huées, interdites ; les critiques participaient au débat, donnant à ce théâtre un retentissement exceptionnel. Mais le théâtre était aussi un moyen de propagande : le fascisme, le communisme ou les dictatures militaires se servirent de la scène pour propager leurs idées ».

Chantal Meyeur Plantureux
(introduction du colloque *Le théâtre dans le débat politique*, juin 2005)

Artiste engagé et réflexion artistique

Comme le dit Mohamed Rouabhi, « on dit souvent qu'on aperçoit quelque chose de quelqu'un à travers son œuvre ou une partie de cette œuvre. C'est sans doute vrai ».

L'engagement du citoyen se retrouve donc dans le travail de l'artiste. C'est cet engagement qui trouve un écho politique à travers le spectacle.

Le spectacle de Mohamed Rouabhi évoque un autre artiste engagé : le cinéaste Jean-Luc Godard.

D'abord parce que la musique d'ouverture du spectacle est celle du film *Le Mépris*, mais surtout parce que Jean-Luc Godard est l'auteur des *Histoire(s) du Cinéma*. Cette série documentaire s'articule entre les petites histoires et la grande Histoire. Elle interroge fortement la société et ses contradictions, mais aussi le cinéma en tant qu'art capable de refléter (ou pas) le monde. Pour cela, Godard mêle avec virtuosité images d'archives, vidéo, cinéma, textes, musiques et voix. Tous ces éléments sont utilisés pour donner naissance à une œuvre polymorphe aussi bien dans la forme que dans le fond. Les questionnements politiques et esthétiques sont intimement liés, et indissociables de la réflexion de Jean-Luc Godard.

De la même façon, on retrouve chez Mohamed Rouabhi cette volonté d'interroger la capacité du théâtre à transmettre un point de vue sur l'Histoire :

« Il ne s'agit pas pour moi dans ce spectacle d'opérer de façon académique, linéaire ou dramatique. Il n'y a pas de trame, ni de fil conducteur mais plutôt une construction nucléaire : le rassemblement d'artistes d'horizons différents et de matières hétérogènes qui formeront un noyau à partir duquel ces histoires prendront forme. S'il faut une métaphore, cela ressemble plus à une étoile qu'à la queue d'une comète.

(...)

Ce spectacle n'a rien de tendre. Il n'épargne personne. Car notre société ne nous enseigne pas la tendresse. Nous l'acquérons avec l'âge et alors la sagesse remplace la rage et la colère qui s'estompent doucement avec les rides et la peau qui durcit. Ce spectacle est forcément injuste parce qu'il divise, comme toute œuvre d'art divise par nature car elle n'est que le point de vue d'un homme sur le monde qui l'environne ».



L'auteur et metteur en scène

Mohamed Rouabhi, comédien, metteur en scène, scénariste et auteur dramatique est né à Paris de parents algériens. Il quitte l'école très tôt et exerce de nombreux métiers avant d'être admis à la Rue Blanche (ENSATT) où il travaille avec Marcel Bozonnet, Stuart Seide et Brigitte Jaques.

Il jouera ensuite dans une trentaine de spectacles montés entre autres par Anne Torrès, Jean-Paul Wenzel, Gilberte Tsai, Stéphane Braunschweig, Patrick Pineau, Georges Lavaudant, des textes pour la plupart d'auteurs contemporains : Eugène Durif, Arlette Namian, Joël Jouanneau, Jean-Christophe Bailly, Michel Deutsch, Jean-Paul Wenzel ou Mahmoud Darwich dont il monte également pour la première fois en France un long poème.

Il mène parallèlement à son métier d'acteur un travail d'écriture qui le conduira avec la collaboration de Claire Lasne à créer en 1991 la compagnie "Les Acharnés" qui produira *Les Acharnés*, *Les Fragments de Kaposi*, *Ma petite Vie de rien du tout*, *Jeremy Fisher*, *Les nouveaux Bâisseurs*. Gilberte Tsai monte au Festival d'Automne *De plein Fouet*, Jean-Paul Wenzel *Moi, le Cheval & Nuit des Temps*, Nadine Varoutsikos *El Menfi* et il mettra lui-même en scène *Malcolm X*, *Requiem opus 61* et *Soigne ton droit*. Il écrit et met en scène *Providence café* au Théâtre du Rond-Point, en mars 2003. Puis ce sera *Moins qu'un Chien*, d'après l'autobiographie de Charles Mingus au Festival Banlieues Bleues 2004 et *Le Tigre bleu de l'Euphrate* un monologue de Laurent Gaudé au Théâtre National de Luxembourg avec Carlo Brandt.

Il animait régulièrement de nombreux ateliers d'écriture en milieu carcéral et travaille dans les territoires occupés en étroite collaboration avec le Ministère des Affaires Sociales palestinien. Pour la radio, il écrit cinq pièces ainsi qu'un feuilleton radiophonique adapté d'un roman de Léo Malet, *La Vie est dégueulasse*. Il se consacre à la rédaction de nouvelles, de poèmes et d'un roman. Il écrit en ce moment un scénario de long-métrage qu'il réalisera en 2007 pour la chaîne franco-allemande Arte, *Un sale Monde*.

En septembre 2006, Mohamed Rouabhi a joué au Théâtre du Splendid dans *Arnaque, Cocaïne et Bricolage* une comédie féroce écrite par lui.

En mars 2007, il a mis en scène sa première pièce destinée au jeune public intitulée *Un enfant comme les autres* créé au Théâtre de l'Est Parisien, et *Jeremy Fisher* mis en scène par Claire Lasne.

Ses ouvrages sont édités chez Actes Sud-Papiers.

Autour du spectacle

À l'occasion du spectacle *Vive la France* de Mohamed Rouabhi du 4 février au 1^{er} mars 2008, le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis propose deux tables rondes :

SAMEDI 9 FEVRIER A 16H

« Décolonisation des imaginaires », qu'en est-il aujourd'hui des modèles et stéréotypes issus de la colonisation ?

Avec :

Pascal Blanchard, historien, chercheur à l'Université Paris I, président de l'ACHAC (Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine).

Sylvie Chalaye, africaniste et historienne des arts du spectacle, professeur à l'Université Paris 3, rédactrice en chef de la revue *Africultures*.

Éric Macé, sociologue au CADIS (Centre d'Analyse et d'Intervention sociologiques – EHESS/CNRS), maître de conférences à l'Université Paris 3 et enseignant à l'EHESS.

Mylène Wagram, comédienne et metteur en scène.

SAMEDI 16 FEVRIER A 16H

« De l'État-Providence vers l'État-Pénitence ? », le traitement de la délinquance juvénile dans les banlieues françaises.

Avec :

Laurent Bonelli, chercheur en science politique à l'université Paris X (Nanterre), codirecteur de l'ouvrage *La Machine à punir. Pratiques et discours sécuritaires*, L'Esprit frappeur, Paris, 2001.

Mathieu Rigouste, sociologue à l'Institut Maghreb Europe, Université Paris 8.

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

Réservation au 01 48 13 70 00.

Parallèlement, la médiathèque de Saint-Denis propose un atelier :

JEUDI 07 FEVRIER 2008 A 19H

L'immigration, à quoi ça sert ?

Un « atelier citoyen » proposé par les médiathèques de Plaine Commune à Saint-Denis et *Alternatives Economiques*.

Animé par **Yann MENS**, rédacteur en chef de la revue *Alternatives internationales*.

Médiathèque du Centre-ville

4, place de la légion d'honneur - 93200 Saint-Denis

Renseignements : 01 49 33 92 40

Informations pratiques

Vive la France

du 4 février au 1^{er} mars 2008

scène Roger Blin

du mardi au samedi à 20h – dimanche à 16h
relâche le lundi (sauf lundi 4 février), et le mardi 5 février

durée 3h20 entracte inclus

Prix des places : 20 € – 15 € – 13 € – 11 € – 10 € – 6 €

La carte Gérard Philippe : 20 € (plein tarif) – 15 € (tarif réduit) puis 7 € par spectacle

Abonnement 3 spectacles au choix : 33 € (plein tarif) – 27 € (tarif réduit)

Abonnement « découverte » deux spectacles pour les habitants de Seine-Saint-Denis :
2 spectacles : 16 € (valable jusqu'en juin 2008)

renseignements et réservations 01 48 13 70 00

www.theatregerardphilipe.com

Magasins FNAC – 0892 68 36 22 (0,34 € / mn) – www.fnac.com

Théâtre On Line – 0820 811 111 (0,12 € / mn) – www.theatreonline.com

Réseau Ticketnet – www.ticketnet.fr

NAVETTE RETOUR TOUS LES SOIRS À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION Porte de Paris – Porte de la Chapelle – Gare du Nord – Châtelet

Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis

Centre dramatique national

59, boulevard Jules Guesde

93207 Saint-Denis cedex

administration 01 48 13 70 10 – Fax 01 48 13 70 11

RER : ligne D – station Saint-Denis

Métro : ligne 13 – station Saint-Denis Basilique

Tramway : Noisy-le-Sec – Gare de Saint-Denis

Bus : lignes 255, 256, 168

Voiture : par Porte de la Chapelle.

Autoroute A1. Sortie n°2. Saint-Denis centre, Stade de France.

Les parents qui souhaitent se joindre au groupe pour assister au spectacle bénéficient d'un tarif réduit.
--

(Nous contacter).

Toutes photos DR/ Eric Legrand